

## Poèmes

Roland Giguère

---

Volume 14, Number 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30632ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Giguère, R. (1972). Poèmes. *Liberté*, 14(1-2), 34–39.

## Poèmes

### À VENIR

Sans faiblir  
sans haine surtout sans haine  
mais sans coup férir  
abandonner le pourrissant  
à son pourrissement  
détruire l'abject dans l'oeuf  
faire maison nette

et retracer l'étoile  
au coin supérieur gauche du tableau  
en attendant qu'apparaisse  
l'image nouvelle

toute leur acceptée.

**POUR DURER**

Vous auriez pu nous dire le fer  
dans la plaie fraîche

vous auriez pu nous dire le feu  
au coeur de notre ébène

vous auriez pu nous dire le froid  
rampant dans nos murs

vous auriez pu nous dire l'amer  
de ce voyage interminable

vous auriez pu nous dire la peur  
qui guette la veille

vous auriez dû nous dire le pire

**INVENTAIRE DES ÉTOILES**

Je connais des étoiles qui ouvrent des sillons  
sinueux autour d'une solitude étale

des étoiles qui planent comme la mouette  
au-dessus d'un océan d'amertume

des étoiles qui glissent sur la soie des soirs  
de fête jusqu'à la brisure du miroir

des étoiles qui reviennent après une longue absence  
reprennent leur place au coeur du brasier

des étoiles qui emportent le malheur au loin  
pour l'ensevelir dans des charniers obscurs

des étoiles parées de dentelles  
des étoiles de taffetas moiré  
des étoiles couvertes d'ailes  
des étoiles au long collier  
des étoiles de minuit moins le quart  
des étoiles étonnées  
des étoiles corps à corps  
des étoiles sans milieu  
des étoiles de fureur  
des étoiles au curare  
des étoiles d'aveux

je connais aussi une étoile saignante  
dans son étau bleu  
dont les reflets de douleur m'éclaboussent  
chaque fois que le jour meurt.

## DERNIÈRE LETTRE

Je ne vous écrirai pas comme autrefois  
des pages de marécages où l'on s'enfoncé  
jusqu'à ne plus rien voir  
que nos saisons qui sombrent

je ne vous écrirai pas non plus  
de ces futurs de paille de ces passés pourris  
je ne vous écrirai pas le temps qu'il fait  
au fond de ce pays sans âge

je ne vous décrirai pas ma vie  
je ne vous écrirai plus.

## NOS YEUX S'OUVRENT

Nos yeux s'ouvrent aujourd'hui  
sur ce qui est nécessaire à l'éclair  
pour traverser la nuit

nous nous sommes trop longtemps attardés  
à l'éclair même

l'arbre qui dort rêve à ses racines

la mémoire chante sur la page noircie.

## PÔLE NOIR

Face aux grands remous de mémoire  
d'où émerge une main couronnée  
nous n'avons à offrir que fleurs de folie  
et quelques phrases décapitées.

## M. LE MAUDIT

Il habite une maison de mots sanglants  
au coin de sa solitude  
une maison de mots meurtris par l'habitude  
il vocifère sous sa lampe de chevet  
il s'étale se déploie se brise en mille morts

pendant qu'on s'acharne au pied de la lettre  
il louvoie dans la forêt des symboles  
attaqué par les mythes  
troué de toutes parts  
dévoré par les signes  
il agonise en couleurs dans sa nuit blanche.

## ALLEZ DONC RÊVER

Allez donc rêver de futures saisons  
dans une nuit réinventée

allez donc jouer aux jonchets  
sur le tapis usé de vos misères

allez donc faire l'amour  
au carrefour des avenues

oubliez le temps qu'il fait  
si vous le pouvez  
oubliez le soir qui tombe  
comme un couperet

et revenez nous voir.

## J'IMAGINE

à mon ami G. G.

Je vous imagine tels que vous êtes  
à la fin de cette longue chasse  
la langue morte et l'arme au fourreau  
vêtus de la peau des autres  
vos gants en plumes de corbeau autour du cou  
la haine en laisse

on vous croyait rois vous étiez fous

autour de vous naissaient les orties  
qui pourrissaient votre lit  
et vos pas devenaient fossiles  
dans nos musées moisis

je vous imagine mais je vous détruis  
sur vos autels mêmes que nous avons fleuris

notre sang était votre lait quotidien  
que vous suciez jusqu'à la lie

nos lendemains étaient sans jour  
tant cette nuit nous pesait  
et pourtant ce puits avait sa plage  
avec ses coquillages profonds ses sables sereins

la vague qui devait nous emporter se faisait attendre  
et nous durions

j'imagine mais c'est la vérité que j'imagine  
avec la rose et la cétoine  
l'abeille et le tyran mélancolique

vos suppliques inutiles roulaient  
dans la vasque de notre espoir

nous avions le rouge en tête

nous étions fous aussi  
mais fous de nos amours fous de notre liberté  
et pour ne pas crier  
nous écrivions sur nos murs  
des lettres voyantes en capitales éclairées.

ROLAND GIGUÈRE